

Printemps

«Quand mon père, à la casbah de Bône, préparait son évasion...»

Ainsi commençait grand-mère. Nous les gosses, nous écoutions ces mots que nous savions par cœur, car si souvent nous avions demandé, insatiable, exigeant public:

«Dis, grand-mère, raconte encore tes histoires d'Afrique.»

Et toujours se déroulait la même épopée lamentable et grandiose:

Les massacres de juin quarante-huit, Belle-Ile et ses pontons et Cadix et les Arabes et la rage au cœur qui n'ose

Pas s'avouer toute la défaite, – puis dans le camp des déportés près du désert,

A Lambessa, la mort soudaine et le retour des survivantes: une fillette de six ans avec sa mère

Mon père, lui, parlait de Belleville, son quartier natal, à l'arrivée des Versaillais.

Et le vieil ami qu'on aimait tant, secouant la tête, ajoutait:

«Cette perquisition chez moi... Avec, seul lieu à peu près sûr,

Dans la cheminée, un fédéré. S'ils avaient relevé la plaque, on était bons pour le Mur.»

Penché sur Michelet tu rêvais à ces choses.

L'époque était dormante. Plus de chant. De la prose,

Une prose où vibrait cependant la lueur

Intermittente à n'en plus finir, comme des éclairs de chaleur,

D'un avenir plus jeune encore que la jeunesse.

Seuil de nos vies – seuil de la Vie.

Nous aussi nous avions promis

Dans la saison de la promesse:

Le Printemps clair comme un parvis

De pigeon-vole avant la messe.